

Il m'a été demandé de conclure cette journée. Je ne vais pas la conclure en tirant les conclusions des contributions proposées et des temps d'échange. Je vais la conclure en proposant, plus modestement en dernier, quelques petites réflexions.

Pendant l'été dernier, j'ai lu un roman pétri d'humanité, "Le baiser au lépreux" de François Mauriac. L'intrigue est simple. Pour éviter que les Cazenave héritent de la fortune des Péloueyre, le curé arrange le mariage de Jean Péloueyre, au physique particulièrement repoussant, avec Noémi d'Artailh, "jolie comme un tableau". Pour délivrer cette dernière de la répulsion qui l'habite et du dépérissement même dans lequel elle sombre, Jean "le lépreux" s'éloigne, part vivre misérablement à Paris. Quand il revient, il passe de longues heures au chevet d'un tuberculeux, contracte la maladie dont il meurt peu après. Malgré les avances d'un jeune médecin, l'épouse Noémi reconnaît dans sa fidélité au mort "son humble gloire". Pour échapper au jeune médecin, elle court à travers les brandes et finit par enserrer un chêne rabougré – "un chêne noir qui ressemblait à Jean Péloueyre".

Chers amis, dans notre Occident, le temps n'est plus où les mariages étaient arrangés. Le libre choix du conjoint ou le mariage d'amour sont incontestablement une avancée. Se marier vaut tout de même mieux que d'être marié au passif, par sa famille ou pire par le curé, pour des raisons de convenance ou pour des raisons économiques. Non seulement le choix de la vie conjugale, mais encore la procréation, la parenté ou la décision de faire baptiser un enfant sont, plus que naguère, le fruit d'une réflexion consciente et développée. Cela peut constituer une chance de premier ordre, un *kairos* pour les divers groupes qui préparent au mariage ou qui organisent des rencontres de couples.

Facilement on souligne les évidentes ombres qui obscurcissent le mariage et la famille. Par exemple, les mariages se font de plus en plus difficilement et se défont de plus en plus facilement. La multiplication des divorces prend presque l'allure d'une épidémie : y a-t-il encore une famille où personne n'est divorcé?

Mais il n'y a pas que des ombres! Toutes les enquêtes et les sondages convergent : la famille est une valeur importante pour nos contemporains. Une enquête réalisée par "Le Vif/L'Express" et "Knack" a révélé que pour les Belges – tant du côté néerlandophone que francophone – la famille est la première valeur à transmettre à la progéniture. Et le mariage reste majoritaire. En Belgique, au 1^{er} janvier 2009, le mariage concernait 55% des 20-69 ans et la cohabitation touchait 14,5% de la population de la même tranche d'âge. A quoi, il faut ajouter 9,8% de personnes entretenant une "relation LAT" (pour "living apart together"), autrement dit une relation entre des personnes ne cohabitant pas mais entretenant entre elles une relation stable.

Ce n'est pas demain que nous célébrerons les obsèques du mariage et de la famille, mais de graves hypothèques les grèvent. Que faire?

Nous pouvons être reconnaissants aux services, centres et mouvements de pastorale familiale pour ce qu'ils promeuvent en amont et en aval du mariage. Des initiatives en ce sens ont été présentées tout à l'heure. Je salue au passage l'importance pour les conjoints – soulignée avec bonheur par Luc Lannoye – de s'appuyer sur la grâce de leur sacrement de mariage. N'oublions pas que, dans le mariage, le nœud est fait par Dieu : "ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas!" (Mc 10, 9 par Mt 19,6).

Nous pouvons être reconnaissants aux organisateurs de cette journée autour du mariage, à Monsieur le Professeur Philippe Bordeyne et aux autres intervenants. Merci à la Faculté de Théologie et aux services diocésains de formation ! Merci aux théologiens, aux canonistes et aux liturgistes ! Et merci aux différents acteurs pastoraux, prêtres, diacres, laïcs

qui sont préoccupés autant de ne pas offrir un Evangile décaféiné que d'être attentifs au cheminement de chacun !

Nous devons oser une parole prophétique, par fidélité à l'Evangile, à la nature profonde de l'amour humain, et par souci du bien véritable des hommes et des femmes. Nous devons oser la différence oui, mais en scrutant dans l'aujourd'hui des couples et des familles, des points d'ancrage pour que la rencontre puisse s'établir.

Exemple. Nous vivons dans une société quelque peu désenchantée. Récemment le désenchantement a gagné aussi les institutions bancaires. Ne devrions-nous pas, plus que par le passé, faire rêver un peu nos contemporains en parlant du rêve de Dieu et de Jésus sur le couple ?

Au début du mois de novembre dernier, j'ai eu le bonheur de participer à l'Assemblée des Evêques de France à Lourdes. Au cours de celle-ci, les évêques ont fait le bilan de l'année "Familles 2011", qui a notamment été marquée par quatre colloques (Bordeaux, Lille, Strasbourg, Paris) et s'est achevée par le rassemblement des familles à Lourdes du 28 au 30 octobre. Bien de mes confrères de l'Hexagone expriment la nécessité, sur les questions conjugales et familiales, de s'attacher à offrir une réponse à la soif d'absolu qui habite les jeunes amoureux. Ce matin, le Professeur Bordeyne disait : "Les jeunes dans la célébration du mariage viennent chercher quelque chose de difficile, un dépassement". Maints de mes collègues français appellent à passer du discours moral à un discours plus spirituel. *Agere sequitur esse* : l'agir suit l'être. Il n'est jamais bon de négliger un fondamental comme celui-là.

Autre exemple. J'ai 16 petits-neveux et nièces. Il n'est pas rare que viennent sur leurs lèvres les mots "j'ai envie", "je n'ai pas envie". Il y a aujourd'hui une inflation de "je fais comme je le sens", et pareille inflation provoque une tendance à considérer l'amour comme un sentiment plus que comme une décision. Mais l'oubli de la vraie nature de l'amour ne fragilise-t-il pas l'union conjugale ?

Il me paraît important, prenant le contre-pied de la publicité mensongère qui fait miroiter un bonheur immédiat et sans ombre, de dire aux jeunes qui se préparent au mariage que les pierres font partie du chemin, qu'il n'y a de bonheur que souffrance comprise, que "si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul; mais que s'il meurt, il donne beaucoup de fruit" (Jn 12,24).

Je reviens à la Noémi du "Baiser au lépreux". Sa fidélité à son "lépreux" n'est-elle pas émouvante ? Ce dernier décédé, pour échapper aux approches amoureuses d'un jeune médecin – dit en finale le roman de Mauriac – elle s'enfuit dans les sous-bois et finit par enserrer un chêne rabougri – "un chêne noir qui ressemblait à Jean Péloueyre".

Une dernière réflexion. Nous devons oser la différence, mais sans arrogance. Plus nous connaissons la situation d'un couple ou d'une famille, plus nous comprenons. Il s'agit d'être humbles, parce que les situations humaines sont complexes, délicates. Mais aussi parce que l'Eglise, à l'image de son Seigneur "doux et humble de cœur" (Mt 11,29), est congénitalement un frêle esquif, la barque de Pierre. Il faut consentir à ce que notre voix, dans le concert (ou la cacophonie) des convictions les plus diverses, ne domine pas. Mais si nous agissons à la manière du grain de sénévé ou de l'once de levain dans la pâte, nous vérifierons que "la puissance de Dieu donne toute sa mesure dans la faiblesse" (2 Co 12,9).

Journée autour du mariage
Louvain-la-Neuve
24 janvier 2012
+ Pierre WARIN